

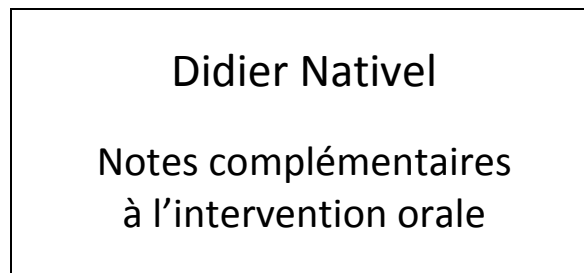


---

### SESSION 1 (SEPTEMBRE-DÉCEMBRE 2015)

Approches des sociétés à fondement esclavagiste et colonial

- MODULE N° 2 -



Les notes qui suivent ne sont pas une transcription de mes propos du 28 mai 2015. Elles doivent aider les auditeurs à mieux les situer par rapport (1) à mes domaines de compétences (histoire urbaine et culturelle) et (2) l'historiographie actuelle de l'esclavage dans l'océan Indien occidental (cf. bibliographie en annexe).

Je cherche ainsi, et par l'exemple, à montrer que même les thèmes qui semblent les plus moralement légitimes, n'émergent qu'à certaines conditions (pour le cas de la France et des Antilles cf. les interventions et les travaux de C. Chivallon et J. Michel).

Le 28 mai dernier, j'ai cherché à comprendre comment, pour ma part, j'étais passé à côté de la question de l'esclavage domestique lors de mes premières enquêtes et comment, sans en être devenu un spécialiste, je m'y suis plus tard intéressé.

Ma thèse a été consacrée aux élites de Tananarive au XIXe siècle sous l'angle architectural. La ville était alors la capitale d'un Etat précolonial, le Royaume de Madagascar<sup>1</sup>. L'île avait alors la particularité d'être à la fois un espace « d'exportation » d'esclaves malgaches (en direction de La Réunion et Maurice, îles à sucre), et « d'importation » d'esclaves africains.

---

<sup>1</sup> Cet Etat indépendant disparaît en 1896. Devenue colonie française, l'île redevient souveraine en 1960.

Pendant de nombreuses années, j'ai été retenu par des notions comme celle de « visibilité ». Je concentrai mon attention sur les stratégies de conquête symbolique de l'espace public par des familles malgaches aisées possédant des esclaves merina<sup>2</sup> et parfois makoa ou masombika (du Mozambique). Il faut toutefois noter que ces derniers ne faisaient guère l'objet de recherches spécifiques à l'époque de préparation de ma thèse (entre 1990 et 1996). Ce n'est que peu après que les choses ont changé. Une vague mémorielle et patrimoniale globale a touché les territoires de la région. A travers le programme *La Route de l'esclave*, l'UNESCO a encouragé et soutenu financièrement la tenue de colloques commémoratifs des abolitions (par exemple en 1996 et 1997 à Madagascar ; en 1998 à la Réunion). Dans la foulée, des réseaux internationaux de chercheurs se sont constitués et des publications se sont multipliées.

Malgré tout, si l'on prend un peu de recul, on est assez frappé par le contraste qui existe entre les effets de ce phénomène à Madagascar, aux Comores, au Mozambique d'un côté et de l'autre aux Mascareignes. Dans les premiers cas, l'esclavage et ses séquelles sont surtout étudiés par des étrangers. Il occupe encore une position périphérique dans l'espace public. A l'inverse, à La Réunion et à Maurice, une vraie demande sociale de diffusion de savoirs autour de l'esclavage s'est affirmée. Des politiques mémorielles publiques plus ou moins ambitieuses y ont vu le jour.

Ma recherche sur l'architecture était un peu antérieure à ce tournant. J'enquêtais sur des groupes dominants qui « écrivaient » l'histoire de mille manières, notamment avec leurs demeures. De surcroît, lettrés convertis au protestantisme, ils saturaient par leurs paroles et leurs écrits l'espace urbain. Je n'avais aucun mal à rencontrer leurs descendants, soucieux de valoriser les traces d'un passé dont ils étaient fiers. Ce type de configuration est bien sûr classique et explique qu'à mon tour, j'ai participé moi-même à une certaine invisibilisation de l'histoire urbaine des esclaves.

Par la suite, ayant réfléchi plus longuement sur les usages du passé, j'ai mieux saisi les raisons de cet « oubli ».

Depuis quelques années, analysant la vie urbaine à Madagascar et au Mozambique sous l'angle des sens et du corps (fin XIXe-années 1970), j'observe autrement ce qui relève de la visibilité. S'il faut relire Louis Marin (*De la représentation*), l'une de mes références initiales, ce n'est pas seulement à l'aide des subalternistes et, avant eux ou parallèlement à eux, toute une historiographie européenne des dominés (d'Eric Hobsbawm à Arlette Farge). Il faut aussi le faire avec Merleau-Ponty : ce qui est donné à voir est composé aussi bien de visible que d'invisible. Les esclaves domestiques à Tananarive dans les années 1870-1890, pouvaient très bien apparaître sur les photos où figuraient leurs maîtres. Mais les voyait-on pour autant *vraiment* ? Ils formaient plutôt la limite d'un champ photographique et social : une présence instrumentale fragmentaire.

Il me paraît assez évident qu'aujourd'hui, un(e) historien(ne) procéderait autrement que je ne l'ai fait. A partir d'un sujet similaire, il ou elle prendrait mieux en compte la thématique de l'esclavage voire, se concentrerait sur celle-ci.

<sup>2</sup> Originaire de l'Imerina, région de la capitale.

